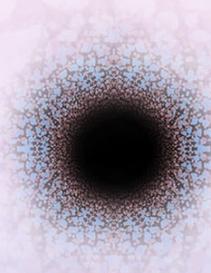


COCKTAIL KAMIKAZE

Anouchka Nowa



Anouchka Nowa

Cocktail kamikaze

© Anouchka Nowa, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6491-1

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Partie I

Après moi

Cela va faire une semaine. C'est long une semaine. Sept jours. C'est une éternité. Assez pour construire un monde et assez pour le déconstruire. C'est moi qui me suis barrée et c'est moi qui trouve encore le moyen de pleurnicher. Le répertoire de la Drama queen, ça me connaît. Il y a une semaine, tu étais triste. Tu m'as écrit un long mail. Je n'ai pas répondu. J'en voulais plus. Mais les jours passent et il ne se passe rien. Es-tu encore triste ce soir ? Combien de temps peut durer la tristesse ? Pour moi elle dure et se fige, s'installe au creux de mon ventre comme à la maison. Chaque seconde qui passe est pleine à raz bord de vide et d'absence. J'y plonge tout entière, je nage et je perds pied, jusqu'à me noyer. J'appelle à la rescousse, en mode silencieux, j'espère que le signal wifi fonctionne encore, malgré la distance. Je me dis que non, que tu ne m'entends pas, que le réseau ne marche plus, qu'il n'y a plus aucun câble, visible ou invisible pour nous relier. Et puis que je suis fatigante avec mon usine à fabriquer des tragédies.

C'est moi qui suis partie mais c'est à toi de revenir. C'est inscrit dans mon scénario et je n'y peux rien. J'espère, je désespère. Que tu m'aimes malgré tout, malgré moi, envers et contre tout. Que tu me dises je ne peux pas vivre sans toi. Que tu me dises c'est pour toujours. Que tu me dises jamais plus. Que tu me mentes. Que tu sois folle, excessive, démente, que tu sois tout ce que tu n'es pas. La tristesse, c'était il y a une semaine. Une semaine c'est la perpétuité. Es-tu triste encore ce soir ? Le seras-tu encore demain ? Dans ton monde la tristesse n'a pas le droit de cité. Ou alors juste vite fait, en passant, en douce comme une voleuse. Tu ne l'autorises pas à prendre place et la consignes au fond d'une boîte noire, à l'abri de toi-même. Chez toi la tristesse ce n'est pas possible. Tu n'as pas le temps. Il y a les rendez-vous qui s'enchaînent heure après après heure avec des gens qui ont mal à la tête ou au ventre. Il y a des solutions à trouver. Il y a

deux enfants à qui préparer des repas. Il n'y a pas de place pour l'amertume. Il n'y a pas de place pour le manque. Le ressens-tu malgré tout, ce manque, malgré toi, au fond du ventre, tout comme je le ressens ? Tu continues de vivre, de travailler, de rire aux blagues de ses collègues, de prendre l'apéro avec Jean, de râler parce que l'Enfant et l'Ado s'engueulent en permanence. Le manque de ma peau, le manque de mes mains, personne n'est en mesure de les voir à l'œil nu. Peut-être ressens-tu le poids du vide en fin de journée, lorsque que tu te retrouves à nouveau seule, avant de t'endormir, en regardant le tableau rouge que j'ai peint, accroché sur le mur près du lit. Peut-être qu'il n'est déjà plus là ce tableau. Peut-être que les oiseaux que j'aie peint sur le mur du salon eux aussi vont bientôt disparaître, partir vers d'autres firmaments, leur vol recouvert d'une peinture unie. Cela prendra quelques semaines de plus, quelques mois peut-être, avant que les traces de mon passage ne s'effacent et que je ne disparaisse. Je ne serai plus qu'une relique oubliée, un dossier classé, une fine cicatrice laissée sur une peau, bientôt guérie. Tu vois mal de loin. Je ne vois rien de près. Au restaurant je te demandais de déchiffrer le menu que j'avais sous les yeux tandis que je t'aidais à discerner les enseignes au loin sur la route. Tant que tu étais là, proche, aimante, si près, trop près, je ne te voyais pas. Je ne distinguais rien et avançais à l'aveugle. Une enfant gâtée perdue au milieu d'une salle aux trésors. À présent je te vois. Je te vois sourire, marcher dans la rue en essayant de te tenir droite, tenter de te grandir. Allumer nonchalamment une cigarette, garer ta voiture bleue en bas de l'immeuble. Je te vois arriver à la porte, me sourire, m'ouvrir tes bras. Je te vois et je t'entends. Tu parles, tu ries. Tu me racontes tes envies de voyage. Tes journées, tes nuits, tes rêves, tes fatigues. Je t'entends insister pour savoir à quoi je pense. Je t'entends et je te sens. Ta peau. Ta bouche, tes mains, tes yeux posés sur moi. Tes cils qui frôlent ma joue. Me vois-tu encore ? M'entends-tu encore ? Me sens-tu encore ? La photo de nous accrochée près du lit, tu as dû l'enlever et la ranger dans un tiroir, consignée, à l'abri. Pour être sûre. Pour tourner la page. Pour rester forte. Pour rester aux aguets. Pour rester vivante. La vie continue. On s'est touchées pénétrées, mélangées, fondues. On s'est fait du bien, on s'est fait du mal, mais la vie continue.

Il n'y a rien de plus indécent. Il n'y a même rien de pire. Savoir que la vie continue. Qu'il est possible de continuer, qu'il est possible de survivre. L'amour pour moi c'est un accident de la route. Se faire rentrer dedans. Rester sous le

choc. Évaluer les dégâts. Risquer d'en mourir. Ma bagnole est un vieux tacot, la carrosserie est pleine de bosses, le moteur est fatigué. Elle ne tient plus la route. Elle a roulé trop longtemps et surtout trop vite. Toi tu es jeune. Toi tu roules dans un grand van couleur vert pomme rempli d'amis, d'enfants, de parents et de patients. Toi tu t'en remets. Toi tu sais vivre. Toi tu sais oublier.

Attends-tu encore un signe ? J'ai coupé la wifi. Je me suis isolée. Je me suis perdue. Je me déconnecte du flux qui me fait si peur. Cherches-tu encore le câble qui pourrait nous relier ? Malgré la tristesse, malgré la colère, malgré la fatigue. Je suis partie, une fois, deux fois, je pars encore et encore. Notre rencontre date à peine d'hier mais cela fait des années que je ne cesse de partir. Depuis six mois je pars et tu reviens. Tu sonnes en bas. J'ouvre la porte. Tu viens parce que ce n'est pas possible. Comment peux-tu ? Alors ce qu'on a vécu ça ne compte pas ? Ça n'a jamais existé ? Cette question. Récurrente. Savoir si ça a compté ou pas. Savoir si ça a existé ou pas. Je vois mes propres peurs se refléter dans tes yeux. Alors je te rassure. Je nous rassure. Je te dis : Bien sûr que ça a existé. Bien sûr que ça a compté. Tu es là. Tu es là même lorsque tu n'es pas là. Ça te fait peur. Le silence. Le vide. L'absence. Ne pas avoir de nouvelles durant plus d'une journée. Tu me dis : Quand je n'ai plus de nouvelles, c'est comme si je n'existais plus pour toi. Tu me dis : Au bout de quelques jours, c'est comme si rien n'avait jamais existé. Une chimère, un mirage. Le passage d'un ovni. Qui te laisse incrédule, sonnée. Tu me racontes. Ta mémoire qui te fait si souvent défaut. Ces matins, ces soirées, ces journées entières. Ces temps que les autres te relatent ensuite. « Tu te rappelles ? Tu avais un pantalon bleu ce jour-là. » Tu ne te rappelles pas. Les Noël chez tes parents, les anniversaires des amis, la route des vacances avec l'Enfant et l'Ado. Des épisodes loupés. Des instants anodins, des moments importants, des cartes postales du bonheur, qui semblent envolées, perdues, tombées dans l'oubli, évanouies dans le trou noir de ta boîte secrète. Je tente de t'apaiser. Je te dis : « C'est là, quelque part, c'est là et ça y sera toujours. Il y a tant de tiroirs en toi que tu ne peux pas les garder tous ouverts au même moment. C'est là et toute cette vie t'a donné forme. Ces instants ont modelé la façon dont tu respirez ou celle dont tu regardes le ciel. »

Ce soir peut-être, je suis là dans la manière dont tu regardes le ciel. Je ne veux pas oublier. J'ai besoin de me souvenir. Alors ce soir je me souviens. De chaque

fragment. De chaque mot. De chaque sourire. Des débuts. De tous les départs. De toutes les fins. De ta présence. De tes silences. De ce motus qui a réveillé peu à peu le poids endormi d'une absence primale. Avant il y avait l'alcool. Je buvais, comme l'ivrogne solitaire du petit Prince, pour oublier que j'avais honte de boire. J'avais besoin de radoter mentalement les vers d'une même fable. Avec la garantie de ne pas m'en souvenir le lendemain. C'est une fable, une fable triste. Comment peut-on décider de mourir ? Comment cela peut-il avoir la moindre réalité ? Son corps éteint, je ne l'ai pas vu. Elle a disparu, du jour au lendemain, en un tour de magie noire. Je me suis mise à boire pour divaguer autour des indices qu'elle avait laissé, parler aux fantômes qu'elle avait mis sur ma route. C'était ma manière d'être loyale. Elle était là, même si elle n'y était plus. Elle était là puisqu'elle continuait à vivre en moi. Puisque sa douleur était devenue la mienne. Mais l'alcool c'était avant. C'était avant que je ne te rencontre.

Avant toi

J'ai quitté l'alcool comme on quitte une femme. Aussi loin que je me souviens, l'alcool a toujours été là. Les jours où j'étais belle et les jours où je ne l'étais pas. Les jours où j'étais triste et ceux où je l'étais moins. Elle restait près de moi, constante et fidèle. La vodka avait chaque jour la même transparence. Durant des années, elle s'est accrochée. C'est elle qui ne voulait pas me quitter. Délayée en flots translucides dans mon sang, elle était mon ADN. Avant de quitter la vodka, j'ai quitté Paris. J'ai débarqué à Nice. Avant de quitter Paris, j'ai quitté la Pologne. Et depuis toujours, je tente de quitter Margot. Elle s'appelait ainsi. C'est sans doute ce que l'administration française a trouvé de plus proche de Malgosia, son prénom polonais.

Elle est partie il y a des années, en un battement de cils. Façon étoile filante. Des années durant, j'ai sondé le ciel et je l'ai cherchée, errante, à demi consciente, traversant mes jeunes années complètement ivre. Mon premier verre, je ne m'en souviens pas. Je ne me souviens pas non plus des visages croisés dans la nuit. Je cherchais sa trace dans les bars et les discothèques, sous la lumière des boules à facettes. À défaut, une femme qui me l'aurait fait oublier. J'imagine que toute sexualité est polymorphe, traversée par des courants multiples drainant une part d'héritage et d'aliénation. Diverger c'est être présumé coupable, devoir se justifier. Et je ne peux pas nier que ma sexualité de l'époque avait la saveur de l'amertume. Je pensais être libre en aimant les femmes, avoir carte blanche pour m'inventer, échapper au carcan des relations stéréotypées. Je pensais pouvoir être n'importe qui, pouvoir faire n'importe quoi. Je n'avais pas conscience de la chercher. Je m'en suis rendue compte bien plus tard. J'allais à la pêche, lançant des filets, éperdument. Les femmes passaient dans mon lit, sans rien connaître de ma vie, repartaient aussi vite, sans que je ne sache non plus grand chose d'elles. Parfois j'aurais voulu qu'elles ne me demandent rien, qu'elles me laissent juste poser la tête sur leur poitrine et dormir. Ou qu'elles me fassent un gâteau. Parfois j'aurais voulu qu'elles restent, qu'elles insistent pour revenir. Elles n'insistaient

pas, elles ne revenaient pas. Quelques fois je rentrais seule, traversant Paris, perchée sur mes talons hauts, marchant vite, martelant le bitume. Je n'avais pas peur. J'étais bourrée. Arrivée chez moi je me collais au radiateur pour tenter d'apaiser mon sentiment de froide solitude. Je buvais ce qu'il me restait à boire. Je finissais par tomber.

La vodka m'a suivie, des années durant. Ma seule réelle et fidèle compagne, toujours égale à elle-même. C'est une amante dont on ne se débarrasse pas facilement. Le manque s'est fait sentir peu à peu dès le matin. La vodka est devenue le meilleur des médicaments et le pire des poisons. C'était la maladie et le remède. Le virus et l'antivirus. Toutes les occasions étaient bonnes. Je buvais pour perdre conscience, pour prendre confiance. Pour ne plus rien savoir. Pour que le temps cesse d'avoir la moindre prise sur moi. L'alcool c'était mon manège à moi. Jour après jour, comme un toc, une prison cristalline. Des tentatives pour la quitter, il y en a eu beaucoup. Des ébauches de négociations aussi. Je la suppliais : « Laisse-moi tranquille aujourd'hui, je reviendrai à toi demain, plus accroc que jamais. » Il y a eu les thérapies, les médecins, les généralistes et les spécialistes. Les dragées chimiques et les plantes. Les alcooliques anonymes aussi. Je buvais avec d'autres, mais j'aimais plus que tout rester en tête à tête avec ma bouteille. Une bonbonne par jour descendue vite, toujours trop vite. Je faisais le plein et entraînais en transe le temps d'une heure à peine. Je partais en croisière, avec une sensation d'éternité. Le reste de mes heures, le reste de ma vie, c'était en attendant. La journée terminée j'allais enfin pouvoir me la mettre minable. J'ai traversé les épreuves et les temps creux sans être là, éteinte, passive, sans rire et sans pleurs, sans révolte non plus.

Mon premier verre je ne m'en souviens pas, mais je me souviens du dernier. J'ai su que c'était le dernier. Le lendemain je me suis réveillé d'un long sommeil, sortant de prison après des années de réclusion. J'en avais pris pour plus de vingt ans, à purger ma peine, tenter de la liquider. Ma vie a commencé. Je suis née lentement, dans une éclosion graduelle. Je suis née à quarante-trois ans. Ça aurait pu être l'âge d'une feuille morte fossilisée. Ou d'un disque vinyle rayé. L'automne de ma vie. La belle saison dernière moi. J'aurais pu me laisser porter vers la sortie et endurer sobrement le chagrin de vieillir. J'aurais pu croire que c'était le début de la fin. Mais j'ai décrété que c'était le début tout court. Mon

âge d'or. Il était temps de prendre le risque de vivre. Et puis je t'ai rencontré.

Je n'avais jamais connu d'amour heureux. Les amours sans joie ne comptent pas. J'ai connu mon premier amour à quarante-trois ans. Mais le bonheur fait peur. Quand le rideau tombe on tombe avec, mais de plus haut. On se préserve à rester au ras de la boue. Ce que je ne savais pas, c'est à quel point j'allai ouvrir les yeux, opérer à cœur ouvert, sans plus d'anesthésiant. Et retrouver l'usage de la mémoire.